



# LA ZAOUÏA

DE SID A'LI BEN MOUSSA OU AL'I

N'FOUNAS (DE LA VACHE)

A environ 25 kilomètres de Tizi-Ouzou, sur la route stratégique qui mène de ce point à Dra'-el-Mizan et dans la tribu des Ma'atk'a, existe une zaouïa qui eut autrefois une grande renommée, mais qui aujourd'hui n'est plus connue que de nom dans le département d'Alger, c'est celle dont la fondation est due à Sid A'li ben Moussa ou, ainsi qu'on l'appelle dans le pays, Sid A'li « N'founas » — de la vache —.

Malgré nos recherches, il nous a été impossible de vérifier au moyen de documents écrits, la plupart des faits qui vont suivre. Les descendants du Saint, auxquels nous nous sommes adressé pour en avoir, nous ont déclaré qu'il n'en existait plus, attendu qu'ils avaient disparu en partie dans les bouleversements successifs dont cette contrée a été le théâtre et que le reste avait été emporté par des membres de leur famille, qui ont émigré dans l'Est.

Dans le courant du IX<sup>e</sup> siècle de l'hégire — XIV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, — Sid A'li ben Moussa quitta Saguiet-el-Hamra (Maroc) en compagnie de son frère, Mohammed, et vint dans les Ma'atk'a, au lieu où s'élève actuellement son tombeau (1). A cet endroit existait une *معمرة* ou école dirigée par le Chik' M'hamed ben Ioussef. Cette école n'était fréquentée que par des

(1) Mohammed, le frère de Sid Ali ben Moussa, s'arrêta dans les Beni-Djeàd d'Aumale. Il a son tombeau dans les Çanh'adja.

jeunes gens du pays. Sid A'li écouta les leçons de ce professeur, et fit en peu de temps des progrès rapides. Sa piété et son austerité, eu égard à son jeune âge, ne tarda pas à attirer l'attention de tous : on commença à lui témoigner un certain respect.

Un miracle qu'il fit changea ce respect en une profonde vénération. Certain jour, les gens du village décidèrent de faire une « ouzia' » (1). Une vache fut achetée, dépecée et partagée entre les habitants. Les élèves du Chikr' M'hamed ben Ioussef furent oubliés. Déjà, dans toutes les maisons, les ménagères apprêtaient la part qui leur était échue, quand Sid A'li ben Moussa, venant à passer par hasard auprès de la source où le partage avait eu lieu, aperçut la peau de l'animal. Comprenant aussitôt qu'il s'agissait d'une ouzia', il s'approcha de ceux qui se trouvaient là et leur demanda s'ils avaient pensé à ses condisciples. Ses interlocuteurs, confus, répondirent négativement. Alors, Sid A'li frappa de son bâton la peau de la vache, et tous les morceaux, apportés par des mains invisibles, se réunirent et reconstituèrent l'animal. Une deuxième répartition fut opérée, et les condisciples de Sid A'li ne furent point oubliés cette fois.

Par la suite, il donna d'autres preuves des faveurs et de la grâce divine dont il jouissait, en dotant le pays d'un grand nombre de sources qui portent son nom. Son pouvoir subsista même après sa mort.

Quand le Chikr' M'hamed ben Ioussef vint à mourir, son successeur se trouva désigné (2). Sid A'li prit en main la direction de l'école.

(1) Les K'abiles n'étant point assez riches pour acheter souvent de la viande, ils font quelquefois une collecte dans leur village, et son produit est affecté à l'achat d'un bœuf ou de plusieurs moutons dont la chair est partagée entre les feux. Telle est l'ouzia'. Un individu, en mourant, peut léguer une ou plusieurs têtes de bétail à sa Djemaa' pour être mangées en ouzia'. Dans quelques villages, c'est un droit de la Djemaa'. Tout le monde, dans le village, doit prendre part à une ouzia'. Des oublis ont amené bien souvent des collisions sanglantes.

(2) On a élevé une k'obba à M'hamed ben Ioussef, seulement elle n'a pas de dôme. Il est impossible de le reconstruire, car, à peine achevé, il s'écroule. Sid M'hamed ne veut pas de toiture.

Dès que la renommée eut répandu au loin les mérites et la sainteté du nouveau professeur, ainsi que les miracles qu'il accomplissait, il accourut, de toutes les tribus comprises entre Bougie, Sétif, Aumale et Miliana, une foule d'élèves ambitieux de l'avoir pour maître. Ces t'olba, venant de loin, ne pouvaient pas facilement retourner chez eux ; ils s'installèrent autour de l'école. La zaouïa' était fondée.

Etudier et prier, c'était bien et très-facile à faire : Sid A'li suffisait à cette besogne. Mais, pour exister aussi sur cette terre misérable, il fallait manger, et alors la nourriture intellectuelle ne suffisait plus. Sid A'li avait 150 disciples environ, tous doués de la ferme intention de s'instruire et d'un excellent et vaste estomac. Or, il ne possédait absolument rien pour les nourrir. A ce moment il aurait dû se servir du don que Dieu lui avait octroyé ; une discrétion poussée trop loin le retint, et il préféra demander aux simples mortels le remède nécessaire. Au printemps, à l'été et à l'hiver, les t'olba de la zaouïa' parcouraient à tour de rôle les tribus k'abiles et arabes, afin de récolter le tribut d'admiration tout-à-fait positif, que les sincères musulmans consentirent à verser pour leur Chikr, dans l'espérance, bien entendu, d'être couverts par sa protection. Ce tribut fut nommé oua'da. De nos jours, il se paie encore, mais le nombre des participants a sensiblement diminué.

Quand ces t'olba jugeaient suffisante la collecte en céréales, figes, huile et numéraire, ils revenaient à la zaouïa'. Avec ces dons, il fut possible à Sid A'li de pourvoir à l'entretien de ses élèves et d'acquérir en même temps quelques immeubles qui furent le noyau du hobous actuel. Peu à peu ce noyau s'accrut de biens légués à la zaouïa par de pieux individus désireux d'attirer sur eux quelques parcelles de la grâce d'un aussi saint personnage. Dans la seule tribu des Maa'tk'a, ce hobous comprend en ce moment 480 pieds d'oliviers, 340 figuiers et des terres labourables.

Tant que Sid A'li dirigea lui-même la zaouïa, elle brilla du plus vif éclat. La légende rapporte que l'on y enseignait la jurisprudence, la logique, la théologie, les mathématiques, etc. Les études embrassaient presque toutes les branches des sciences.

Longtemps après la mort du fondateur, elle continua à se tenir à la même hauteur, puis la décadence arriva. Actuellement, elle est complète, car il ne reste de tout cela que le souvenir. Il y a bien les t'olba, mais l'enseignement est réduit à l'étude du K'oran. Ce n'est plus une zaouïa pouvant fournir de brillants sujets, c'est une école des plus élémentaires.

Pendant sa vie, Sid A'li ben Moussa fut très-lié avec Sid A'li Bou Nab et Sid Mohammed ben Aïssa, dont la k'obba s'élève à 35 kilomètres d'Aumale, sur la route de Boussaa'da. En mémoire de ces relations, les enfants de Sid A'li ben Moussa se rendent en pèlerinage au tombeau de Sid Mohammed ben Aïssa.

Tous les ans, à l'automne, avant les labours, il vient une certaine quantité de visiteurs au tombeau de Sid A'li ben Moussa. Ils sont généralement de la Kabylie, de la subdivision d'Aumale et de la Mitidja. Le but de cette visite est d'implorer le saint pour qu'il leur soit propice dans les travaux qu'ils vont entreprendre. Leur nombre a bien diminué et tend à devenir nul. Tant qu'ils restent au tombeau du Santon, ils sont nourris par ses descendants. Ceux-ci n'y perdent rien, car ils sont toujours largement indemnisés par la ziara — don de visite que les pèlerins versent au moment de leur départ.

Ce fut Sid A'li bou Nab qui prédit à Sid Ali ben Moussa qu'il serait étranglé par les siens. A quoi, Sid A'li ben Moussa répondit en annonçant à Sid A'li bou Nab qu'il mourrait englouti par la neige et que partie de son corps serait dévorée par les chacals. Ces deux prédictions se vérifièrent à courte distance l'une de l'autre. Sid A'li ben Moussa fut étranglé par ses t'olba, qui ne craignirent point de tuer un élu de Dieu, et, peu de temps après, Sid A'li bou Nab périt enseveli sous la neige, dans le Djerdjera, alors qu'il se rendait dans les Beni-Mellikech. Quand on retrouva son cadavre, il était en partie dévoré.

Selon les uns, Sid A'li ben Moussa serait mort sans postérité. Un t'aleb, du nom d'Et-Soumi, lui aurait succédé. Selon d'autres, il aurait eu des enfants. Ce qu'il y a de certain, c'est que les descendants du saint homme sont groupés sous le nom générique d'Ait Et-Toumi et divisés en quatre Kr'aroubas ou fractions, qui sont :

Les Aït Ahssen, 8 feux.

Les Aït El-K'ad'i, 4 feux.

Les Aït Et-Touati, 1 feu.

Et les Aït A'issa, 4 feux.

La Ou'ada se partage également entre ces quatre kr'aroubas. Chacune d'elles procède à une seconde répartition, selon le nombre de feux.

La k'obba qui renferme les restes du pieux et révérent personnage s'élève au milieu de groupes de maisons appartenant aux Kr'aroubas. Elle a la forme d'un cube surmonté d'une coupole, au-dessus de laquelle les Français ont construit un toit qui s'appuie sur de petites colonnes faisant le tour du bâtiment, ce qui, de loin, lui donne l'aspect d'une belle maison de campagne, dont le premier étage serait entouré d'une véranda.

L'intérieur est très-vaste et pavé de carreaux en faïence sortant des fabriques des infidèles. Au milieu se dresse le « tabout », sorte de grillage en bois renfermant le tombeau.

A gauche, en entrant, est une inscription tracée dans le mur. Elle a une hauteur de 0<sup>m</sup>80 sur 0<sup>m</sup>45 de largeur. Les lettres en sont coloriées en vert, rouge, jaune et bleu. Nous la reproduisons ici fidèlement. Elle pourra donner une idée exacte du point où sont descendues les études grammaticales à la zaouïa.

باسم الله الرحمن الرحيم

محمد

هذا التاريخ الشيخ الرباني

سيد علي بن موسى ظهر

في فرن التاسع وبنيت في فرن

الثاني عشر فية وحرف في ١٨

١٢٦٩ وصنعت في

فريب

سنة ١٢٦٩

سنة ١٢٦٩

Nous la traduisons ainsi :

« Au nom de Dieu, clément et miséricordieux ! Qu'il répande ses grâces sur notre Seigneur Mohammed ! Ceci est la date (de la venue) du Chikr, très-docte, Sid A'li ben Moussa, qui parut pendant le IX<sup>e</sup> siècle. Une k'obba fut élevée au XII<sup>e</sup> siècle : elle fut brûlée en 1268 et réédifiée en 1269.

» C'est une aide de Dieu ; c'est une victoire prochaine. »

L'année 1268 de l'hégire correspondant à l'année 1852 de notre ère, c'est donc pendant les combats livrés par le général Péli-sier à l'insurgé Bou Bar'ela, les 1<sup>er</sup>, 2 et 3 novembre de cette année, au Kr'emis des Maa'tk'a et à Tir'ilt Mahmoud, que la k'obba fut incendiée et reconstruite presque aussitôt après.

Elle fut, en effet, construite durant le XII<sup>e</sup> siècle de l'hégire par le fameux bey Mohammed Eddebbah, XVIII<sup>e</sup> siècle de notre ère (1). On sait que les Turcs tenaient beaucoup à mettre de leur côté ou à neutraliser les familles religieuses pouvant avoir une certaine influence dans le pays. Dans une de ces expéditions, ce bey, frappé de l'état de délabrement dans lequel était le tombeau de Sid A'li ben Moussa, donna des ordres pour qu'une k'obba lui fut bâtie.

Selon la légende, sa construction fut amenée par une circonstance miraculeuse dont pas un k'abile ne doute. Le bey Eddebbah ayant déclaré vouloir élever une k'obba au saint, qui se révélerait à lui comme étant le plus digne, usa du stratagème suivant. Ayant fait apporter de la viande, il la fit découper en autant de parts qu'il y avait de saints, et fit mettre ces parts dans une seule marmite, après toutefois les avoir marquées d'un signe pour les reconnaître. Alors, il annonça qu'il bâtirait une k'obba au saint dont la portion de viande serait retirée saignante. Au bout d'un certain temps de cuisson, la viande fut extraite de la marmite, et tous les assistants remarquèrent avec étonnement que la part réservée à Sid A'li ben Moussa était seule intacte. Le bey accomplit sa promesse.

---

(1) Voir le bey Mohammed ben Ali ed-Debbah, par M. Robin, *Revue africaine*, n<sup>o</sup> 101.

Dans l'intérieur du mur d'enceinte qui enveloppe la k'obba existe un magasin destiné à contenir les dons en fruits et grains offerts par les visiteurs. A côté, se trouve une véritable cahute, c'est la Djama' el-A'cem qui fut construite, d'après la légende, par une légion d'anges, envoyée du ciel à cet effet. Elle est une preuve certaine du peu d'aptitude que les anges de cette époque avaient pour l'architecture. Depuis, ils ont dû marcher avec le progrès.

Au-dessous de ces constructions, et en dehors de la cour, se dresse un bâtiment affecté spécialement aux t'olba de la zaouïa. Il se divise en deux grandes pièces dont l'une sert de dortoir aux élèves, et l'autre de salle d'étude. La destination de la première est suffisamment indiquée par les outres et les guenilles indescriptibles qui sont suspendues aux poutres et par les lambeaux de nattes qui recouvrent le sol. Le professeur ou chikr' a son logement dans la cour de ce local. Il n'en sort que le matin pour donner sa leçon. Durant notre visite, il s'est tenu enfermé. C'était une protestation muette de la violation du saint lieu par un infidèle. Quel grand pas la civilisation a fait dans ces montagnes !

Les t'olba habitent et vivent autour de la zaouïa. Ils ont une cuisine renfermant tous les ustensiles qui leur sont nécessaires pour la préparation de leurs aliments. Point de superflu. Ils forment en quelque sorte une petite république, et le suffrage universel joué chez eux un très-grand rôle, puisqu'ils s'en servent pour choisir parmi eux leur deux chefs, dont l'un porte le titre de mok'addem ou directeur, et l'autre celui d'oukil ou administrateur.

Le premier a la haute main sur tout ce qui se fait parmi les étudiants de la zaouïa ; il les gouverne. C'est lui qui tranche tous les différends qui peuvent surgir entre ceux-ci, et qui leur inflige des amendes quand ils commettent une faute. Il est aussi chargé d'encaisser les cadeaux en argent que l'on veut bien faire aux t'olba.

Le second a sinon une fonction plus sérieuse que le premier, du moins plus importante, au point de vue de l'existence de la zaouïa. Il s'occupe de la gérance du hobous affecté à l'entretien

des élèves et des constructions de la zaouïa. C'est lui qui afferme ou met les terres en valeur, et qui, à la récolte, reçoit et met en magasin le blé, l'orge, les figues, le raisin que les serfs krammas apportent. C'est naturellement lui qui a les clés des greniers.

Tizi-Ouzou, le 5 janvier 1874.

ADRIEN DELPECH,  
Interprète judiciaire.

